INFLUENCE DES ÉVÉNEMENTS

ET

DES COMMOTIONS POLITIQUES

SUR

LE DÉVELOPPEMENT DE LA FOLIE

PAR

LE DOCTEUR BELHOMME.

13014/P

63050

INFLUENCE DES ÉVÉNEMENTS

ET

DES COMMOTIONS POLITIQUES

SUR

LE DÉVELOPPEMENT DE LA FOLIE

Mémoire lu à l'Académie de Médecine

Dans la Séance du 2 mai 1848 ; suivi d'un Rapport de M. Londe, fait à l'Académie dans la Séance du 6 mars 1849, et des Réflexions de l'Auteur ;

PAR

LE DOCTEUR BELHOMME,

Chevalier de la Légion d'honneur, ancien Professeur des maladies mentales, Membre de plusieurs Sociétés savantes de Paris, Correspondant des Académies de Rouen, de Reims, etc., etc., Directeur d'un Établissement consacré aux aliénés, etc., etc.

PARIS.

LIBRAIRIE DE GERMER-BAILLIÈRE,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 17.

1849

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

AVANT-PROPOS.

J'ai annoncé, dans mon cinquième mémoire sur la localisation des fonctions cérébrales et de la folie, que je publierais à part le mémoire traitant de l'influence des événements politiques sur le développement de la folie, lorsque le rapport de M. Londe serait fait à l'Académie. Ce travail, que voici, n'est que l'ampliation d'un autre mémoire sur le même sujet, qui a été inséré dans les bulletins de la Société médico-pratique en 1832. Il contenait plusieurs faits curieux de folie qui s'étaient déclarés à l'occasion des émeutes qui avaient lieu à Paris dans les premières années du règne de Louis-Philippe. Après juillet 1830, il était entré dans mon établissement plusieurs aliénés par suite du renversement de la monarchie de Charles X, et mon attention avait été éveillée sur ces faits. En 1848, la révolution de Février est venue donner la preuve

la plus convaincante que la folie s'est développée par suite des catastrophes qui sont inséparables des bouleversements. Ce n'est pas une sorte d'épidémie qui se déclare, comme on l'a avancé dans les journaux politiques; c'est la conséquence seule des événements qui agissent sur les têtes faibles. La révolution de Février a été subite, et s'est opérée avec une incroyable rapidité; la population de Paris s'est profondément émue des dispositions armées, des détonations de coups de fusil et de canon, de la présence d'hommes à figures sinistres, que l'on ne rencontre que dans les émeutes, et il n'y a rien d'étonnant d'avoir vu apparaître la folie.

On verra plus tard que l'on a cherché à atténuer la valeur de mes opinions et des observations que j'ai rapportées, en se servant des chiffres de la statistique des hôpitaux, comme si ces établissements publics étaient le miroir de la vérité dans le cas dont il s'agit. Depuis vingt-deux ans que je dirige mon établissement d'aliénés, je n'avais pas vu une telle affluence d'aliénés par suite des événements politiques.

Je vais donc reproduire mon mémoire, lu devant l'Académie de Médecine; j'y joindrai le rapport de l'honorable académicien M. Londe; je rappellerai la statistique de M. Baillarger, et je répliquerai, comme j'ai l'habitude de le faire, aux objections qui me sont faites. Je ne crains pas la polémique scientifique; je crois avoir assez vieilli dans l'observation pour énoncer des propositions de bonne pratique.

Le lecteur jugera de la valeur de mes opinions.

INFLUENCE

DES ÉVÉNEMENTS ET DES COMMOTIONS POLITIQUES

SUR LE DÉVELOPPEMENT

DE LA FOLIE

Mémoire lu devant l'Académie, le 2 Mai 1848.

J'ai communiqué à la Société Médico-pratique, en 1830, plusieurs observations d'aliénés qui avaient été placés dans mon établissement par suite des événements politiques qui ont suivi la déchéance de Charles X.

En 1832, il a paru dans le Bulletin de cette Société de nouvelles observations que j'avais recueillies, et qui prouvent que les émeutes qui eurent lieu en 1831 et 1832 avaient donné lieu au développement de beaucoup d'accès de folie. Dans ces derniers temps, les événements si rapides et si saisissants de Février ont également fait entrer dans mon établissement plusieurs malades dont l'histoire présente de l'intérêt. Je ne crois pouvoir faire mieux que de les présenter à l'Académie de Médecine. Ces faits auront au moins l'avantage de l'actualité, et nous permettront d'examiner les causes qui ont donné lieu à l'explosion de la folie, de même que nous exposerons la forme, la durée, la terminaison et le traitement de la folie qui résulte de la frayeur et des conséquences des événements.

Je vais rapporter dix observations plus ou moins détaillées;

je les ferai suivre de considérations et de réflexions, et je comparerai les observations anciennes avec les nouvelles.

J'espère, dans ce mémoire, pouvoir exciter votre attention sur les conséquences fâcheuses des révolutions sur le nombre des aliénés en France.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Le 27 février, a été conduit dans l'établissement un jeune homme élève de l'institution Favard, âgé de seize ans, d'une constitution nerveuse, très-impressionnable. Il avait présenté à plusieurs reprises des mouvements convulsifs de la face et des muscles du col. Sa mère m'a raconté qu'étant enceinte de lui, elle éprouva des commotions morales très-vives; elle craignit même un avortement. Ce jeune homme avait donc présenté plusieurs fois des signes manifestes d'une affection nerveuse qui a quelque rapport avec la chorée.

Il y a trois ans, il eut une affection de poitrine qui se compliqua d'un délire aigu. Lors des événements de Février, on le conduisit chez ses parents : là il fut témoin de scènes de désordre de tous genres; il vit construire des barricades, vit le drapeau rouge; enfin il entendit des détonations d'armes à feu. Il fut bientôt pris de convulsions semblables à celles dont nous venons de parler, enfin d'un trouble manifeste de facultés intellectuelles. Ce fut dans cette situation qu'il me fut confié. Sa parole était incohérente, et parfois, chose remarquable, il ne pouvait articuler un seul mot; les fonctions du cerveau se trouvaient manifestement enrayées pour les mouvements de coordination des mots, enfin dans les facultés de l'intelligence. Je lui fis prendre des bains prolongés et des

pilules camphrées; je le purgeai avec de l'eau de Sedlitz, et, sous l'influence de ces moyens thérapeutiques, de l'isolement et du calme, il ne tarda pas à redevenir raisonnable, et ses mouvements convulsifs cessèrent. Huit jours après, récidive, mêmes convulsions, même mutité momentanée et même incohérence dans les idées. Le traitement fut le même; nouveau rétablissement. Un mois après il reçut la visite de sa mère, qui lui adressa quelques reproches, il eut encore une crise; cette fois j'ajoutai au traitement un vésicatoire au cou. Le mieux survint, et tout fait espérer une prompte guérison.

Il est sorti le 27 avril 1848.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Un avocat âgé de trente ans, d'une constitution essentiellement irritable, et naturellement exalté, avait éprouvé dans ces derniers temps de violentes contrariétés qui l'excitèrent beaucoup. Il eut vers le commencement de février une méningite légère, qui fut accompagnée d'un délire aigu. Il était convalescent de cette maladie lorsque survinrent les événements de février; le bruit, les cris, la fusillade, la détonation du canon, produisirent sur lui une impression profonde. Il en résulta un développement rapide d'une manie aiguë avec fureur; on fut obligé de le conduire dans ma maison. Il était incohérent, fort agité et menaçant; mis au bain pendant plusieurs heures, on fit des affusions froides abondantes; application de sangsues derrière les oreilles, purgatifs légers. La grande agitation dura huit jours. Dans cet intervalle, il fut souvent d'une violence extrême, et ne souffrait aucune observation. Il eut un jour un accès si fort de colère, qu'il tomba

dans un accès épileptique très fort ; le lendemain, je fis appliquer un vésicatoire au col. Depuis cette époque, il se fit un changement favorable, l'agitation diminua graduellement, et sauf quelques paroxysmes légers de folie, il finit par se rétablir complétement. Aujourd'hui 28 mars, il est en pleine convalescence, et doit sortir.

TROISIÈME OBSERVATION.

M. ....., âgé de trente-un ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution irritable, a déjà eu cinq accès d'aliénation mentale a forme aiguë, et que j'ai guéris chaque fois. Ces accès avaient toujours été la suite d'excès de tous genres. Cette fois, ce sont les événements de Février qui occasionnèrent une récidive. Depuis quelque temps on remarquait chez lui de l'exaltation ; la lecture des journaux, l'annonce d'un banquet réformiste, avaient fait sur son esprit, déjà si impressionnable, une commotion profonde, et déterminaient des discours véhéments, prodrômes de la folie qui éclata le jour même de la révolution. Dès le matin du jeudi 25 février, il était sorti de chez lui ; il se trouva dans les barricades, et paya à boire à ceux qui les construisaient ; il but lui-même. Il fut bientôt rencontré par une personne de sa famille, qui parvint à le ramener chez son père ; mais le délire maniaque était trop évident pour qu'on ne se hâtât pas de le ramener dans mon établissement. Le traitement sédatif me réussit en quelques jours, et une semaine était à peine écoulée qu'il était déjà mieux : vingt jours après il sortait guéri.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Un entrepreneur de menuiserie, âgé de quarante-quatre ans, d'un tempérament sanguin, d'un caractère passionné, et s'exaltant facilement, est né d'une mère qui a été aliénée fort longtemps, et qui est morte folle.

M. ..... avait éprouvé depuis quelque temps des contrariétés assez violentes pour le payement de ses ouvriers. Demeurant près du théâtre le plus sanglant de la guerre civile, il en reçut une impression si profonde qu'il tomba presque immédiatement dans un accès de manie furieuse, et fut amené dans mon établissement le 3 mars.

Une saignée avait été pratiquée chez lui; cette saignée avait le double but de le soulager d'un asthme auquel il était sujet et de le calmer de son délire.

Le traitement fut le suivant : bains prolongés avec affusions froides sur la tête ; application de sangsues à l'anus, légers purgatifs ; l'agitation se calma au bout de cinq ou six jours, la respiration devint plus facile. Huit jours après, M. ... était raisonnable et reconnaissait qu'il avait été malade, ce qui est l'indice d'une guérison prochaine. Quinze jours s'écoulèrent dans le plus grand calme, il fut bientôt en état de sortir de la maison.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Un de nos malades qui avait eu cinq ou six accès de folie, qui était en convalescence, et qui sortait de l'établissement pour aller dans sa famille, a éprouvé une récidive par suite des événements de Février.

M. ....., d'un tempérament sanguin bilieux, âgé de quarante-sept ans, avait été fort préoccupé depuis quelque temps des événements qui se préparaient. Très-enthousiaste des idées de réforme, la lecture des journaux qui lui mettaient sous les yeux les discussions de la chambre, l'annonce d'un banquet réformiste, l'excitaient et le faisaient parler beaucoup. Lorsque les événements survinrent, il en fut stupéfait, et l'on croyait plutôt à une impression triste qu'à une excitation maniaque; bientôt il prend feu à propos de la République, il veut aller trouver les membres du gouvernement provisoire, il leur écrit des lettres, il prétend que c'est à l'une d'elles que l'on doit la mesure de payer la dette publique; le 3 mars, il devient plus loquace; il se croit destiné à une place importante; il se persuade qu'on lui prépare un appartement à l'Élysée-Bourbon, il écrit des proclamations; enfin, ses actes dénotent toute sa folie.

Cet accès fut en tout semblable à ceux qu'il avait eus précédemment; il veut régénérer le monde; il parle des forçats qu'il veut réhabiliter, et leur faire épouser des filles de famille. Cette position ne fit que s'aggraver; il devint furieux.

Traitement. Bains prolongés avec affusions froides sur la tête, légers purgatifs, application de sangsues aux apophyses mastoïdes. Cet accès aura probablement la durée des autres accès; M..... reste deux à trois mois agité pour devenir ensuite triste et silencieux; il est à craindre que des récidives aussi fréquentes ne soient funestes pour son intelligence.

SIXIÈME OBSERVATION.

M....., âgé de cinquante ans, d'un tempérament bilieux, d'une constitution irritable, avait déjà été aliéné il y a dix-

huit mois, à la suite d'un excès de boisson; depuis il avait présenté des signes de paralysie générale qui paraissait avoir cédé à un traitement dérivatif; un séton avait été placé à la nuque. Sous l'influence des événements de Février, des idées de grandeur se renouvelèrent; il se disait président de la République, et distribuait des millions à tout venant. Son agitation devint telle, qu'il fallut le placer dans l'établissement le 10 mars. Des bains répétés et prolongés le calmèrent un peu. Avant son entrée, son médecin, M. le docteur Charpentier, avait remarqué chez le malade une intermittence tierce assez prononcée; on lui administra jusqu'à un gramme et demi de sulfate de quinine dans les intervalles des accès; ce fut sans succès. Il est à craindre que, vu l'ancienneté de la maladie cervicale, le malade ne guérisse pas.

SEPTIÈME OBSERVATION.

M....., professeur de musique, âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament nerveux et d'un caractère fort irritable, avait déjà donné en 1845 des signes de folie; il était dominé par la peur et se défiait de ses parents et de ses amis.

Pendant les événements de Février, il entendit la détonation du canon; il crut qu'on allait égorger les citoyens. Bientôt il eut des hallucinations; il entendit des voix qui le menaçaient de mort. Cette situation s'exaspéra tellement, qu'on fut obligé de me le confier le 10 mars. Il raconte qu'il est poursuivi par des hommes qui en veulent à sa vie, et me supplie de venir à son secours. Je le rassure en lui disant qu'il était en lieu de sûreté. La nuit fut fort agitée; il entendait constamment des cris de vive la République ou la mort. Bains prolongés, affu-

sions froides, émétique en lavage. Cette situation resta la même pendant quelques jours. Ses parents le trouvèrent assez calme pour tenter un voyage; il sortit de l'établissement quinze jours après son arrivée.

HUITIÈME OBSERVATION.

Madame ....., âgée de cinquante-deux ans, d'un tempérament nerveux, d'une constitution fort irritable, a déjà eu un accès d'aliénation mentale il y a vingt ans, à la suite d'une couche. Cet accès dura trois mois; elle en guérit parfaitement.

Avant les événements de Février, elle se portait fort bien, son intelligence était parfaite, et il a fallu la commotion si violente produite par la foudre révolutionnaire pour déterminer l'explosion d'un délire des plus aigus. Cette dame, qui paraissait d'abord avoir pris avec calme les événements, fut tout à coup frappée de l'idée que des hommes armés devaient pénétrer dans la maison pour se livrer au pillage. Alors elle crut entendre à chaque instant l'invasion qu'elle redoutait; les hallucinations déterminèrent bientôt d'autres idées les plus incohérentes et un délire furieux. Elle me fut confiée le 4 mars; son agitation était extrême. Je la fis mettre au bain, que l'on prolongea longtemps; on lui versa de l'eau froide sur la tête. Madame .... avait été largement saignée chez elle; de légers purgatifs furent administrés. L'agitation persista huit jours; les nuits étaient bruyantes, le sommeil fort interrompu. Le jour, elle parlait beaucoup, répondant à des voix qui l'interrogeaient. Bientôt succéda une position meilleure; elle commença à reconnaître qu'elle avait été malade, et faisait

des excuses aux personnes qu'elle avait frappées pendant son délire. Ce fut le signe d'une convalescence qui ne s'est pas démentie jusqu'à sa sortie, qui eut lieu le 1er avril.

NEUVIÈME OBSERVATION.

Madame ....., âgée de trente-deux ans, d'une intelligence fort médiocre, d'un tempérament sanguin, a toujours eu un caractère faible et une volonté peu arrêtée. Dans ces derniers temps, elle avait lu avec ardeur le livre des *Girondins* de M. de Lamartine. A peine cette lecture fut-elle terminée, que la révolution de Février arriva; elle en éprouva une grande frayeur, elle crut à la réalisation des massacres de la première révolution; bientôt elle entendit des voix qui lui disaient qu'on allait assassiner son mari; elle-même devait succomber sous le fer des assassins. Cette situation s'exaspéra à ce point, qu'un délire des plus aigus survint; elle fut amenée de Laon, son lieu de résidence, le 12 mars.

Madame ..... avait été saignée abondamment; j'insistai sur des bains prolongés, avec affusions froides, et sur l'emploi de légers purgatifs. Sous l'influence de ces moyens et de l'isolement, elle se calma très-promptement; huit jours après, elle est revenue à un état meilleur, et, à ça près d'un peu de bizarrerie, elle est en convalescence. Il est à craindre que, vu la faiblesse de ses facultés intellectuelles, elle ne reste dans une demi-raison voisine de l'imbécillité.

DIXIÈME OBSERVATION.

Madame ....., âgée de trente ans, d'un tempérament lymphatique, est née d'une mère qui avait été folle à la suite

d'une couche, qui guérit, et finit par se suicider. Cette dame allaitait un enfant de sept mois, lorsqu'en Février elle vit la prise du bâtiment du Conseil de guerre, rue du Cherche-Midi; elle en éprouva une terreur profonde. D'abord fort triste et fort affligée, elle paraissait avoir pris son parti sur les événements, lorsqu'elle eut tout à coup un délire aigu. Son lait avait diminué d'abondance. Dans ce délire, elle croit voir des hommes armés qui entrent chez elle; elle les entend continuellement, elle s'agite beaucoup. Placée dans mon établissement le 15 mars, je m'occupai d'abord de la débarrasser de son lait par l'application de ventouses sur les seins, et par de légers purgatifs. J'employai ensuite des bains très-prolongés et de légères irrigations d'eau froide sur la tête. Dans les premiers jours de son traitement, on obtint un peu de calme; mais, vers le sixième, des symptômes d'une violente encéphalite se déclarèrent; bains prolongés, application de sangsues derrière les oreilles, vésicatoires camphrés aux jambes, lavements camphrés. La fièvre se déclarait tous les jours vers quatre heures, et finissait par des sueurs abondantes; sulfate de quinine, à la dose d'un gramme dans l'intervalle des accès. Le 29 mars, elle semblait mieux sous l'influence de mon traitement, elle avait dormi, et tout faisait espérer une amélioration durable, lorsque, le 30 mars, elle fut prise d'une fièvre des plus violentes; des convulsions de la face survinrent, la respiration s'embarrassa; la poitrine fut examinée avec soin par le médecin ordinaire de la malade, M. le docteur Hatin : on ne découvrit rien; dès lors on se rendit compte que l'oppression venait du cerveau par la communication du nerf pneumo-gastrique. Le 31 mars, la malade eut encore de la fièvre; les convulsions étant continuelles.

Le 1er avril, elle succomba avec une oppression très-considérable.

RÉFLEXIONS.

Suivant certains pathologistes, les causes morales produisent l'aliénation mentale plus souvent que les causes physiques. La frayeur qui a été le résultat des événements de Février est assurément une cause morale qui a déterminé la folie; mais, si l'on examine attentivement les observations que je viens de rapporter, on voit que les malades qui m'étaient confiés avaient eu des aliénés dans leurs ascendants, ou avaient une grande prédisposition à la folie qui les a frappés; d'où il résulte pour l'observateur qu'il y avait chez eux une cause organique qui attendait, pour ainsi dire, une cause occasionnelle. J'ai déjà écrit que je crois fermement à une prédisposition dans les maladies mentales. En effet, des milliers de personnes peuvent être soumises aux mêmes causes sans en éprouver les mêmes effets : il faut donc croire que celles qui deviennent folles sont déjà sur la pente de la folie. La cause physique, d'après ce raisonnement, existerait avant la cause morale, car la prédisposition dépend de l'organisation primitive du cerveau.

Si nous jetons un coup d'œil sur les observations que nous avons rapportées à diverses époques, nous voyons que sur vingt faits d'aliénation mentale, il y en a dix-huit où l'on reconnaît une prédisposition marquée. Ainsi, j'ai signalé des excentricités de caractère, des bizarreries habituelles, des accès répétés de folie; enfin, dans six observations, il y avait eu dans la famille d'autres aliénés. Dans les dix observations que je viens de lire, il y avait chez les malades une prédisposition tranchée. Chez le jeune homme de seize ans, sa mère

avait eu une commotion morale dans sa grossesse ; lui-même avait eu plusieurs fois des accès de terreur, et un léger accès de folie ; chez le second malade, on avait toujours observé une exaltation anormale ; le troisième malade avait eu six accès d'aliénation ; le quatrième six accès ; le cinquième avait eu sa mère aliénée ; le sixième était déjà aliéné paralytique, mais a été exaspéré par les événements ; le septième avait déjà donné des signes de folie. Enfin, nous avons observé trois femmes : la première a été folle il y a vingt ans ; la deuxième est née avec une intelligence au-dessous de la moyenne ; la troisième était née d'une mère qui avait été folle, et qui s'est tuée.

Il y avait donc chez tous ces malades une disposition organique qui les prédisposait aux maladies mentales. Je ne connais qu'un seul fait qui m'a été communiqué par M. Jolly, membre de l'Académie de Médecine, où l'on ne peut apercevoir de prédisposition.

M. ....., homme fort distingué par son intelligence, avait vu avec peine les préparatifs de l'émeute de Février ; des gens en blouse vinrent lui demander ses armes ; il leur fit remarquer avec justesse qu'étant garde national, il ne pouvait être désarmé. On lui prit cependant son fusil, en lui promettant de le lui rapporter ; en effet, l'arme fut rendue. En la voyant, M. ...., s'écria qu'elle était souillée du sang des Français, qu'il est déshonoré, qu'il est coupable, et aussitôt se développe un délire aigu qui nécessita un traitement des plus actifs. Quelques jours suffirent pour ramener la raison égarée de M. ..... Il fut traité et guéri par M. Jolly. Dans ce fait, la maladie s'était déclarée spontanément chez un homme d'une excellente organisation cérébrale. Des faits de ce genre ont pu être observés, je n'en disconviens pas ; mais il est établi

pour moi que la folie dans la plupart des cas est le résultat d'une prédisposition qui se déclare par une cause occasionnelle.

On m'a amené, depuis que j'ai écrit les observations précédentes, un colonel d'artillerie qui est devenu aliéné par le fait de l'exaltation de ses idées républicaines; on avait toujours observé chez lui une grande loquacité, et une inconséquence extrême avec ses chefs. A l'âge de dix-sept ans, il avait eu un délire aigu par suite d'un empoisonnement, et après une blessure à la jambe, il avait été affecté de tétanos, qui, heureusement, fut guéri. Une cause violente morale, il avait perdu subitement un de ses frères, avait déterminé un nouvel accès de folie, un délire aigu avec hallucinations. Ce malade, après trois semaines de traitement actif, est parfaitement guéri. Il est évident qu'il y avait chez ce colonel une prédisposition très-grande à la maladie dont il a été affecté.

Si nous examinons quelle a été la marche de la folie dans les observations que j'ai rapportées, on voit que les prodrômes du délire ont été subits. La forme de la maladie a été aiguë, sa marche rapide, et sa terminaison prompte : le traitement a été sédatif, les moyens les plus avantageux ont été des bains prolongés avec affusions froides sur le sommet de la tête; quelques purgatifs et des dérivatifs sur la peau ont été employés avec le plus grand succès; quant au traitement moral, il a eu ses avantages. L'isolement d'abord, et ensuite les distractions et les communications répétées avec les chefs de la maison, ont produit une dérivation morale qui a facilité la convalescence et la guérison. Sur dix malades, dont sept hommes et trois femmes, quatre hommes ont guéri, deux autres guérirent plus longuement, un seul est incurable; sur trois femmes, deux sont guéries; une seule a succombé aux suites d'une encéphalite aiguë.

Dans les vingt faits que j'ai rapportés à diverses époques, la folie a eu le même caractère, la même marche et la même terminaison. Les deux faits de 1830 ont ceci de remarquable, c'est que les malades avaient eu des aliénés dans leur famille. Le second, ancien employé des contributions indirectes, avait eu cinq à six accès de folie. Les observations publiées en 1832 appartenaient à des individus prédisposés à la folie par un caractère très-bizarre et une sorte d'habitude d'exaltation. Chaque émeute, ai-je dit, a produit des accès de folie; donc les événements qui se sont succédé depuis cinquante ans ont dû augmenter le nombre des aliénés.

Esquirol, consulté par l'administration des hospices sur les causes de l'augmentation graduelle des fous, a répondu qu'il reconnaissait que les commotions morales dues aux révolutions devaient produire beaucoup d'aliénés, mais aussi que les améliorations introduites dans les asiles d'aliénés avaient été cause d'une apparition plus appréciable des fous.

Pariset, consulté également par l'administration, a répondu ce qui suit :

« Pendant le grand tumulte des révolutions, où tous les éléments sociaux ont été agités de toute manière, il est probable que des milliers d'égarements ont eu lieu. Les renversements de fortune, les brusques changements qui ont élevé et abaissé les hommes, tant de sources de maux ouverts à la fois ont inondé la France de calamités sans exemple; les aliénations y ont paru sans doute en grand nombre, mais elles se sont noyées dans la masse des grands événements; et, du reste, pour qui sait à quel point les habitudes, les maladies, les infirmités, celle de l'esprit comme toutes les autres, sont transmissibles par la génération, il ne sera point témé-

raire d'avancer que les enfants conçus dans cette époque en ont ressenti la funeste influence dans le sein de leur mère; toutefois, encore un coup, tant qu'a duré cette époque de désastres, les perturbations intellectuelles et morales qu'elle a produites ont laissé peu de traces. D'un côté la nécessité de se soustraire à la faim par le travail n'a pu faire une diversion favorable, et même guérir les aliénations ou les maladies analogues, tandis que de l'autre les déplacements, l'émigration, et ces grands torrents qui entraînaient sous les drapeaux des flots si considérables de la population; ces entreprises militaires qui ont promené pendant plus de vingt ans nos armées dans toutes les parties de l'Europe; ces larges portes ouvertes à la consommation des hommes, ont dévoré, sans distinction, les organisations les plus parfaites et les plus détériorées, les sujets modérés et les sujets furieux, les sages et les fous. A quoi je ne craindrai pas d'ajouter qu'en faisant ainsi disparaître les aliénés, les armées en reproduisaient sans cesse; car rien n'est plus propre à éteindre tout sentiment social et pervertir l'intelligence et la volonté, que les habitudes désordonnées que l'on contracte à la guerre.

» Lorsque la paix a été ramenée en Europe, en quel état se trouvait la France? Des troupes de soldats ont été violemment refoulées à l'intérieur. Ceux qui ont abandonné un métier si dangereux pour les hommes ont porté partout avec eux l'irritation qu'avait allumée leurs funestes habitudes, et qu'aiguisaient encore l'aversion d'une vie paisible, la fatigue d'une oisiveté si nouvelle, les regrets d'une ambition trompée, et surtout l'humiliation de n'être plus si nécessaires et de perdre leur première importance : voilà ce que j'ai cru remarquer, dit Pariset, au moins à Paris, où tant de militaires, soldats ou autres, s'étaient retirés après la catastrophe des cent jours;

du moins puis-je affirmer que pendant les deux premières années de mon service, la plupart des aliénés que j'ai reçus avaient longtemps servi dans les armées. Presque tous étaient furieux; très-peu ont guéri; le reste a été envoyé aux incurables ou a succombé à des inflammations chroniques, desquelles dépendent sans doute les fureurs habituelles dont ces malheureux étaient possédés.

» En général, tout changement considérable et rapide, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral, est pernicieux pour la santé et pour la raison. Le spectacle de tant de grandeurs détruites et de tant de grandeurs édifiées par des coups également inattendus, n'a pas seulement excité l'étonnement, il a fait naître, même dans les esprits les plus grossiers, les espérances et les illusions les plus dangereuses. Des réformateurs universels, des fondateurs d'empires et de républiques, des créateurs de constitutions, se sont montrés partout ; de simples artisans, des manœuvres mêmes, se sont crus destinés à ressortir du trône et à y monter. Ces croyances, si flatteuses pour l'amour-propre, sont malheureusement les aberrations les plus opiniâtres; car, de toutes les aliénations, celles que l'orgueil enfante ont un caractère qui les fait résister à tout; elles sont si ombrageuses, si irascibles, qu'elles se cabrent contre tout ce qui les caresse, et ce qui les caresse est précisément ce qui les affermit ; voilà pourquoi elles sont incurables. J'ajoute qu'elles sont très-multipliées, par la raison que le diabolique plaisir de commander les hommes est, à ce qu'il paraît, ce qu'il y a de plus chatouilleux dans les voluptés de l'espèce humaine. »

Telles sont les belles paroles de Pariset, ce savant dont nous déplorons la perte récente ; mais nous avons une consolation de sa mort : il n'a point vu les terribles péripéties

dans lesquelles nous sommes, et qui dureront assez longtemps pour faire naître de nouveaux cas de folie.

Résumons-nous en disant qu'une des causes morales qui influent sur le développement de l'aliénation mentale est sans contredit la perturbation qui naît des révolutions;

Que la folie frappe le plus souvent des individus prédisposés, ou qui sont sur la pente de cette terrible maladie; que sa forme est aiguë, et par conséquent plus susceptible de guérir;

Que le traitement qui réussit le mieux est le traitement sédatif, et particulièrement les bains prolongés avec affusions froides sur le sommet de la tête;

Que les dérivatifs sur le canal intestinal et sur la peau terminent heureusement les accès;

Enfin que le traitement moral, bien ordonné, favorise la guérison.

Telles sont, Messieurs, les réflexions qui devaient suivre les observations plus ou moins importantes que j'ai rapportées; elles viennent corroborer les documents scientifiques qui ont été recueillis avec tant d'habileté par nos maîtres, et je serai heureux si j'ai pu intéresser un instant, par ce Mémoire, les membres de cette savante Académie.

RAPPORT

FAIT A L'ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE, LE 6 MARS 1849.

Commissaires : MM. Falret, Ferrus et Londe, rapporteur.

MESSIEURS,

Vous nous avez chargés, MM. Falret, Ferrus et moi, de vous rendre compte d'un travail de M. Belhomme, ayant pour titre :

INFLUENCE DES ÉVÉNEMENTS ET DES COMMOTIONS POLITIQUES SUR LE DÉVELOPPEMENT DE LA FOLIE.

Ce travail comprend dix observations, plus ou moins détaillées, de folies survenues à la suite des événements de Février. Les sujets de ces observations ont été conduits dans l'établissement de M. Belhomme. Tous étaient fortement prédisposés à la folie, et même cinq d'entre eux avaient été fous avant le mois de février ; la révolution n'a donc été chez ces dix sujets, comme l'a fort bien remarqué M. Belhomme, que la cause occasionnelle de la folie. Le traitement employé par M. Belhomme, presque toujours couronné de succès en peu de temps, n'a été autre que celui dont l'expérience a sanctionné l'efficacité : sédatifs (et nous sommes loin d'entendre par ce mot les narcotiques), révulsifs intestinaux et cutanés, et distractions.

Quelques réflexions judicieuses et une citation des réponses faites à l'administration des hôpitaux par Esquirol et Pariset,

touchant l'accroissement des cas de folie, terminent le travail de M. Belhomme. Votre commission vous propose de remercier ce médecin de la communication qu'il a bien voulu vous adresser.

Signé : FERRUS, FALRET et LONDE, *rapporteur.*

Ce rapport a été lu à l'Académie et adopté par elle dans sa séance du 6 mars 1849.

Pour copie conforme,

Le secrétaire perpétuel,

DUBOIS (d'Amiens).

SÉANCE DU 13 MARS 1849.

(*Extrait de l'*UNION MÉDICALE.)

M. Baillarger demande la parole à propos du procès-verbal ; il rappelle que dans la dernière séance M. Londe a lu un rapport sur un mémoire de M. Belhomme, ayant pour but de faire ressortir l'influence des événements politiques sur la production de la folie. J'aurais désiré, dit-il, pouvoir, à cette occasion, indiquer à l'Académie le nombre des aliénés admis pendant l'année 1848 dans les hospices de la Salpêtrière et de Bicêtre, et le comparer à celui des malades reçus dans les années précédentes ; voici quels sont les résultats : Il est entré à Bicêtre et à la Salpêtrière, en 1848, 1354 malades. Les admissions de 1847 n'avaient été que de 1220, ce qui donne un accroissement assez considérable de 134 cas ; mais on se gardera de rien conclure du fait, si on se reporte aux cinq an-

nées précédentes. On trouvera, en effet, que les admissions de 1843 ont été de 1335, celles de 1846 de 1331, ce qui ne donne plus une différence assez minime que de 19 à 23 malades au plus. Cette différence elle-même n'est d'ailleurs qu'apparente, car les pertes de fortune éprouvées par une foule de famille ont forcé de retirer des maisons de santé des aliénés qui ont dû être envoyés à la Salpêtrière. De l'établissement de Charenton seul, 32 malades ont été transférés dans les hospices par l'impossibilité où se trouvaient les familles de continuer à payer les pensions. On peut donc affirmer que les entrées de la Salpêtrière et de Bicêtre, en 1848, auraient été inférieures à celles de 1843 et 1846, sans la cause toute exceptionnelle que je viens de signaler.

Je suis loin de conclure, assurément, que *les événements politiques ne donnent pas lieu à un assez grand nombre de cas de folie*, car ce serait nier *l'évidence;* mais ce nombre me paraît être moins grand qu'on ne le *suppose* généralement. Le retentissement qu'ont, dans les temps de révolution, les cas d'aliénation mentale qui éclatent chez certains personnages, n'a pas peu contribué à faire croire à une sorte d'épidémie. Je n'ajouterai plus qu'une réflexion, c'est que si les bouleversements politiques amènent avec eux des causes réelles et puissantes de folie, il faut aussi reconnaître qu'ils suspendent d'autres influences, qui, dans les temps de calme et de grande prospérité, produisent souvent cette maladie. Combien de passions, dans l'intérieur même de la famille, ébranlent peu à peu l'intelligence, et auxquelles les événements politiques font une diversion heureuse! Je ne pense pas que les deux ordres de causes que je viens de signaler se compensent, et je me borne à les indiquer comme des éléments dont il faut tenir compte pour la solution de la question.

M. Ferrus : S'il y a augmentation du nombre des aliénés quelque part, je dois déclarer que cette augmentation ne s'est pas montrée partout, et que, dans l'inspection que je viens de faire, je n'ai rien remarqué de semblable.

M. Londe : Les résultats indiqués par M. Baillarger n'infirment en rien les conclusions de mon rapport.

RÉFLEXIONS DE L'AUTEUR.

M. Londe, à qui je dois un rapport bienveillant, et dont je le remercie, a parfaitement raison de dire que les résultats indiqués ci-dessus n'infirment pas ses conclusions ; j'ajouterai qu'ils ne détruisent pas les miennes. A diverses époques, les révolutions dont j'ai été témoin ont déterminé une commotion morale puissante. Tout le monde est plus ou moins frappé de ces événements ; les uns éprouvent une vraie frayeur des événements eux-mêmes ; les autres sont frappés dans leur fortune et dans leur position sociale. Il existe une perturbation générale des esprits qui affecte surtout les individus dont l'organisation cérébrale est naturellement faible. Est-il étonnant de voir surgir un certain nombre d'aliénations mentales ? Pour mon compte, en pareilles circonstances, j'ai toujours vu entrer dans mon établissement des aliénés dont la cause de la folie était due à l'influence des commotions politiques. Que vient annoncer notre honorable confrère, M. Baillarger ? que les relevés des hôpitaux ne prouvent pas que l'année 1848 présente plus de fous que les années précédentes, et il croit pouvoir insinuer de cette appréciation qu'il n'y a pas augmentation des aliénés en temps de révolution. Pour que la statistique dont je parle eût une valeur réelle, il faudrait qu'elle portât aussi bien sur les maisons de santé que

sur les hôpitaux. Il faudrait d'ailleurs se rendre compte des diverses causes qui se succèdent et se compensent pour amener des aliénés dans les hôpitaux. Depuis l'établissement des chemins de fer, par exemple, on a remarqué une augmentation du nombre des fous à Paris. Les villes et les communes environnantes qui veulent se débarrasser de leurs aliénés, les dirigent sur Paris, et les perdent sur la voie publique ; l'autorité les ramasse et les place dans les hospices. La conséquence est celle-ci : que cette cause, tout à fait insolite, doit augmenter le nombre des aliénés à Paris. Pour tirer une conséquence rigoureuse d'une statistique des hospices, il aurait fallu examiner successivement toutes les causes de folie, et il est probable qu'en 1848 les événements politiques auraient été désignés. Il aurait fallu également comparer la statistique des hôpitaux avec celle de Charenton et des maisons de santé, établissements où l'on reçoit des malades riches, sur lesquels les perturbations politiques doivent porter une action plus directe et plus étendue.

Que suis je venu présenter à l'Académie? un mémoire accompagné de faits, et j'avance qu'à différentes époques de révolutions, j'ai reçu un certain nombre d'aliénés, et surtout en février 1848, révolution dont les conséquences ont été subites et foudroyantes; voici, je pense, des faits non contestables! chaque commotion, chaque émeute dans Paris, me donnaient un ou plusieurs fous; ceci est clair! J'ai remarqué que ces fous avaient déjà été aliénés ou avaient eu d'autres fous dans leur famille. Autre observation non équivoque! Les folies qui se développent dans ces circonstances fâcheuses ont une forme aiguë, et guérissent en général assez promptement; ceci est de la clinique! Le traitement qui réussit le mieux est sédatif; voici de la thérapeutique! Tous ces faits,

toutes ces observations ont une valeur pratique, et je m'étonne, à juste titre, qu'on ait cherché à amoindrir mes résultats (1).

M. Baillarger ajoute à sa statistique les réflexions suivantes : Si les bouleversements politiques amènent avec eux des causes puissantes et réelles de folie, ils font aussi reconnaître qu'ils suspendent d'autres influences qui, dans des temps de calme et de prospérité, produisent souvent cette maladie ; soit : il y a des passions déchaînées dans l'intérieur des familles, et auxquelles les événements politiques ont fait une diversion heureuse.

Je suis loin de contester l'idée ingénieuse de notre confrère, mais je crois qu'il y a plus de causes d'excitation cérébrale pendant les révolutions que pendant les jours heureux d'un sage gouvernement ; l'établissement d'une république fait naître des passions nouvelles ; les esprits sont fortement émus d'une multitude d'idées, de propositions qui sont plus ou moins brûlantes. Une autre cause non moins dangereuse pour les idées et les passions, sont les clubs, les réunions politiques, les journaux qui soufflent la discorde et la guerre civile. Dans des circonstances si critiques, je le demande, ne voit-on pas des causes incessantes d'exaltation, et de l'exaltation à l'aliénation de l'esprit il n'y a qu'un pas !

Disons-le, répétons-le, *les événements et les commotions politiques sont une cause puissante et déterminante de la folie !* (2)

(1) Mais c'est un parti pris, mes contemporains ne sont pas justes ; mon travail sur l'Idiotie a été oublié par certains auteurs ; mon travail sur la Paralysie des Aliénés est singulièrement contrôlé, défiguré ; je vais répondre. Voir plus loin !

(2) Les journaux n'ont-ils pas fait mention, après la révolution de février, de nombreux cas de folie et de suicide ?

PUBLICATIONS DU MÊME AUTEUR.

1823. — Essai sur la couenne inflammatoire du sang.

1824. — Essai sur l'idiotie.

1829. — Examen des facultés intellectuelles à l'état normal et anormal, pour servir d'explication aux phénomènes de l'aliénation mentale.

1831. — Considérations sur l'influence des événements politiques sur le développement de la folie.

1832. — Premier mémoire sur la localisation de la folie.

1836. — Deuxième mémoire, idem.

1839. — Troisième mémoire, idem.

1839. — Mémoire sur le tournis, considéré chez l'homme, et chez les animaux.

1840. — Expériences sur les animaux, pour déterminer les diverses fonctions du système nerveux

1842. — Mémoire sur la tuméfaction, et les causes de la tuméfaction des oreilles chez les aliénés en démence.

1843. — Recherches nouvelles d'anatomie pathologique sur le cerveau des aliénés affectés de paralysie générale.

1845. — Mémoires sur la localisation de la faculté du langage dans les lobes antérieurs du cerveau.

1845. — Quatrième mémoire sur la localisation des fonctions cérébrales et de la folie.

1848. — Cinquième mémoire sur la localisation des fonctions cérébrales et de la folie.

PROSPECTUS

de l'Établissement des Aliénés des deux sexes,

DIRIGÉ

PAR LE Dr BELHOMME,

Ancien Médecin interne de l'Hospice de la Salpêtrière, Président de la Société médicale d'Émulation, Professeur de maladies mentales à l'Athénée royal, Membre de plusieurs Sociétés académiques, et Auteur de divers ouvrages sur l'Aliénation mentale,

ET SITUÉ A PARIS,

Rue de Charonne, nos 159, 161, 163, 165

(QUARTIER POPINCOURT).

Cet établissement, fondé en 1768, par M. Belhomme père, sous les auspices de Pinel, est devenu, par les soins de M. Belhomme fils, une des principales maisons de santé de la capitale, et se distingue par son organisation et la distribution, qui favorise la séparation des sexes et des genres de délire.

Composé d'un grand nombre de bâtiments séparés par de vastes jardins bien dessinés et couverts, cet établissement offre aux aliénés la possibilité de longues et variées promenades.

Rien n'est mieux constaté que l'heureuse influence de l'isolement pour le traitement des aliénés; les isoler, c'est changer le cours de leurs idées, c'est substituer d'autres habitudes à celles trop souvent dangereuses de la famille; c'est les soumettre à une régularité d'existence qui doit avoir de l'influence sur leur jugement et le rectifier.

Il faut toutefois que cet isolement soit bien entendu, car il ne doit pas être le même pour tous les malades, et l'on entend par isolement non l'éloignement complet du monde, mais un isolement relatif à la maladie et à son intensité.

Le médecin directeur de l'établissement peut seul en juger et le modifier suivant les circonstances.

C'est en combinant les moyens physiques et moraux qu'on obtient la guérison de l'aliénation mentale, mais il faut savoir allier ces moyens et ne pas adopter des applications exclusives.

De vastes enclos, des jardins de culture sont indispensables aux malades; les travaux manuels agissent favorablement sur l'aliéné; en fatiguant le corps, ils laissent moins de force aux conceptions délirantes.

Il faut aussi tâcher de conserver aux malades les habitudes de la société; c'est en les admettant à sa table et dans sa famille, que M. le docteur Belhomme a vu l'amélioration se manifester, ou retarder les progrès du désordre de l'intelligence. Les aliénés, pour y être admis, font des efforts sur eux-même et cachent, au moins momentanément, la perversion de leurs idées.

L'établissement du docteur Belhomme contient des salles de bains dans chaque division; leur nécessité est depuis long-temps reconnue, et les bains tièdes et prolongés avec de légères effusions d'eau froide sont d'un grand secours dans le traitement des malades agités.

On trouve aussi dans ce bel établissement des pavillons séparés avec jardin; l'aliéné ne peut se croire dans une maison de santé, n'ayant la vue d'aucun autre malade, et son habitation étant entourée de jardins et de terrains cultivés.

M. le docteur Belhomme, pour arriver au degré de perfection où il voulait mettre son établissement, vient d'y faire encore construire de nouveaux bâtiments où l'on trouve des appartements décorés et meublés avec soin; il s'est mis en rapport avec les fortunes les plus élevées, et les malades transportés de chez eux chez lui y trouveront tout le confortable auquel ils sont habitués.

Tous les bâtiments sont chauffés par des calorifères, ce qui y entretient une température douce et égale.

Madame Belhomme, dont le zèle et le dévoûment sont connus, offre aux familles toutes les garanties désirables pour les soins que réclament les malades.

M. le docteur Belhomme s'adjoint volontiers ses confrères dans le traitement des aliénés qui lui sont confiés, et provoque lui même les consultations qui donnent aux familles une parfaite sécurité.

Le prix de la pension se traite de gré à gré, suivant les exigences des familles et des malades et le genre de soins qu'ils réclament.

M. le docteur Belhomme se fait un plaisir de faire voir son établissement, en y observant la discrétion nécessaire.

Paris, février 1844.

Paris.—Imp. de E.-B. Delanchy, faub. Montmartre, 11.

ADDITION IMPORTANTE.

UN MOT SUR LA PARALYSIE GÉNÉRALE DES ALIÉNÉS.

Depuis deux à trois années, des praticiens distingués ont étudié un état de paralysie qui a quelque rapport avec la paralysie des aliénés; ils l'ont appelé paralysie générale progressive. Ils semblent vouloir insinuer que cette paralysie est essentielle, et qu'elle n'a pas la gravité de la paralysie des aliénés. J'ai vu aussi deux à trois cas de paralysie de ce genre, et je suis loin de penser comme eux que cette affection soit purement nerveuse. C'est bien la même affection quant aux symptômes, mais c'est toujours une affection cérébrale, moins violente que celle qu'on observe chez les aliénés.

Je m'occupe en ce moment d'un travail sur ce point de science, qui a été l'objet de mes études depuis de longues années (voir mes divers travaux sur cette paralysie (1)), et je chercherai à prouver que la paralysie générale dite progressive est toujours une maladie grave, qui, si elle ne s'accompagne pas de perte de l'intelligence, diminue sensiblement

(1) *Nouvelles Recherches d'anatomie pathologique sur le cerveau des aliénés affectés de paralysie générale.* 1843, 1848.

certaines facultés, et entraîne, dans un temps plus ou moins long, la mort du sujet. Les moyens thérapeutiques peuvent retarder la chute du malade, prolonger l'existence, mais il y a une sorte d'usure du cerveau, un ramollissement lent de cet organe, qui doit infailliblement entraîner la perte des sujets qui en sont atteints.

En attendant ce travail, livrons-nous à quelques considérations, et rapportons un seul fait qui, s'il n'entraîne pas la conviction de mes lecteurs, au moins les disposera à observer attentivement les malades qui pourront se présenter à leur observation. Voici un fait de paralysie progressive qui était observé par M. le docteur Levacher, et que j'ai pu observer moi-même :

Un homme de trente-six ans, d'un tempérament sanguin, fort irritable, avait éprouvé de violentes contrariétés à la suite d'un procès qui compromettait ses moyens d'existence. Il me fut confié pendant le cours de l'année 1847, et présentait de l'embarras dans la prononciation, et un trouble manifeste dans l'équilibre des mouvements; l'intelligence était conservée, mais, chose très-remarquable, il avait perdu de ses facultés. Il était avant sa maladie très-bon industriel, s'occupait de la fabrication, mais aujourd'hui il ne pouvait plus s'occuper. Ce malade avait eu dès le début de l'affection de violents maux de tête, il se colorait facilement, surtout après le repas, le visage devenait pourpre, des plaques violacées s'observaient aux pommettes, au front; enfin il avait souvent des étourdissements, et même des vertiges. Il avait été saigné plusieurs fois, et on le purgeait souvent. Confié à mes soins, je m'appliquai à lui faire suivre un traitement dérivatif. Je lui appliquai souvent des sangsues à l'anus, ou derrière les oreilles, enfin un séton à la nuque. Sous l'influence de mon

traitement, qui dura plusieurs mois, le malade était mieux, il pouvait s'appliquer davantage à lire et à écrire; il sortit de l'établissement dans une meilleure situation. On le croyait guéri, et le docteur Levacher se réjouissait du bon succès de mes soins, lorsque ayant rencontré ce médecin, je lui demandai des nouvelles de son malade, et je le priai de m'indiquer dans une lettre sa position; voici son contenu : « M. P...., quoique ayant quitté votre établissement dans un état d'amélioration sensible, est néanmoins toujours sous la pression *lente et progressive* d'un ramollissement du cerveau. Sa marche est incertaine et vacillante, il chancelle constamment; il est taciturne; son regard est presque toujours farouche, ses yeux paraissent blessés par l'impression de la lumière, sans que les pupilles offrent rien d'anormal; sa mémoire est considérablement altérée, il oublie le lendemain ce que la veille il avait promis de faire; les fonctions de la sécrétion de la salive et de la sensation du goût éprouvent toujours des aberrations. L'état du pauvre malade s'aggrave donc *lentement et progressivement;* enfin un cerveau touché comme le sien présente pour moi une affection d'une durée plus ou moins longue, mais incurable. Le calme, l'isolement et les douces distractions dans sa famille sont le meilleur traitement à opposer à cette maladie. »

Cette observation, que je pourrais accompagner de plusieurs autres, car j'ai observé plusieurs faits pareils, prouve que la paralysie générale, dite progressive, n'est pas une maladie purement nerveuse, qui se guérit, suivant un pathologiste de notre époque, avec des côtelettes et du vin de Bordeaux. Il est évident que le centre cérébral est le siége du mal, qu'il faut combattre les congestions cérébrales qui entretiennent l'hyperémie du cerveau. Cette hyperémie devient constitution-

nelle, le cerveau perd sa consistance, et finit par perdre aussi l'activité de ses fonctions.

Je borne ici ces considérations, me proposant de leur donner de l'extension dans un travail spécial. Je voulais seulement rappeler à mes confrères mes recherches, et les engager à rester dans la ligne d'observation que je crois la meilleure (1).

(1) J'ai besoin de rappeler mes travaux, car dans un article sur la Paralysie générale, inséré dans les Annales Médico-Psychologiques, par M. Lunier, interne des hôpitaux, mon nom n'est pas seulement cité, à plus forte raison mes travaux, qui ont été présentés à l'Académie de Médecine, à deux reprises differentes; toujours même justice !!!

Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré. rue Saint-Louis, 46, au Marais.